

ETC



Parler d'art... ou l'art de naviguer dans ses contradictions

Esther Trépanier

Numéro 11, printemps-été 1990

Parler de l'art

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trépanier, E. (1990). Parler d'art... ou l'art de naviguer dans ses contradictions. *ETC*, (11), 8-9.

Parler d'art... ou l'art de naviguer dans ses contradictions



Esther Trépanier dans un cours d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal

8

Accepter d'être une «intellectuelle», surtout dans le cadre d'une carrière universitaire, c'est d'une certaine manière sacrifier à un ordre très particulier qui est celui de la rigueur et de la spécialisation. Ce modèle, héritage d'une certaine rationalité occidentale vieille de quelques siècles finit, pour certains d'entre nous, par peser d'un poids considérable, en particulier par les exclusions qu'il implique. Exclusions de la fantaisie, de l'expression trop poussée de la subjectivité, associée dans cet univers de la démesure. Qualités qu'on accepte pourtant d'emblée chez les créateurs et les artistes.

Bien que je l'ignorais au départ, vouloir parler d'art fut pour moi une manière d'essayer de concilier ces vertus, apparemment contradictoires, de l'ordre et de la «démesure». Issue d'une formation en philosophie, haut lieu du discours rationnel, ma réorientation vers l'histoire de l'art était peut-être une timide tentative d'ouverture à un ordre différent. Bien sûr, on ne se

refait pas ! Choisir d'être historienne de l'art, c'était rester encore inscrite dans une rigueur discursive bien structurée. Mais «parler d'art» me permet au moins d'intégrer des registres divers, des passions différentes, tout au moins au niveau de la parole, que je dois ici distinguer de l'écrit.

Ainsi, parler d'art à mes étudiants est pour moi source de plaisir en dépit des limites imposées par le sujet. L'enseignement me permet d'exprimer ma passion pour l'objet, pour l'histoire, mais aussi de satisfaire mon goût pour la littérature et un bon nombre de disciplines qui donnent plus de sens, de richesse à ma réflexion.

Un cours peut aussi être considéré comme une expérience théâtrale. On écrit son propre texte, on crée ses costumes, son maquillage, sa scénographie. L'objet peut être goûté, mis en scène de mille manières. Parfois, on peut même intégrer un véritable texte du répertoire ! Ainsi cette année, lors d'une analyse du *Sermet des Horaces*, de David, je me suis permise, pour mon plus

grand bonheur, de déclamer quelques alexandrins du *Horace* de Corneille, cette tragédie toute entière synthétisée dans le tableau de David qui pourtant n'en représente aucun moment précis.

Parler d'art devant une classe amène une réaction immédiate. C'est un lieu privilégié de communication. J'éprouve alors un plaisir qui tient à la fois de l'intérêt que je suscite pour l'objet d'art et de la liberté de mouvement et d'expression que m'accorde un tel contexte. Parler d'art devant des «sociétés savantes» est déjà plus contraignant. Il faut dire qu'on vous confine derrière une table ou une chaire, chichement éclairée, sous la garde vigilante d'un «président-moderateur» qui veille à ce que vous ne dépassiez pas le temps alloué. D'où, le plus souvent, la nécessité d'avoir un texte écrit qui sert de balise temporelle: tant de pages pour tant de minutes. Dans ce cadre, qui exclut toute démesure, le plaisir réside surtout dans la communication que vous pouvez établir, après coup, avec d'autres spécialistes partageant vos questionnements ou dans les débats, en général trop courts et souvent trop peu passionnés, qui suivent ces «sessions».

Mais hélas, il faut aussi, pour parler d'art, écrire sur l'art, activité qui pour moi est, par excellence, le lieu de l'ordre et... du déplaisir! Et pourtant j'écris, (j'ai même parfois l'impression faire ça) car je suis une historienne et à ce titre, je sais que pour que prenne sens et que demeure le témoignage du travail des nombreux critiques et artistes qui ont œuvré à la première définition d'une modernité québécoise (mon secteur de recherche), il me faut en passer par l'écrit.

Certes, tout le processus qui mène à ce type d'écrits n'est pas dénué de satisfaction. Découvrir, là où on croyait qu'il n'y avait que le silence, un vaste corpus de textes critiques réfléchissant sur l'art moderne et sa spécificité dans le Québec de l'entre-deux-guerres est fort passionnant. Voir émerger, dans une production artistique, à première vue disparate, des liens, des similarités, des congruences qui annoncent des ruptures importantes, est la source d'une excitation qui s'apparente à celle de l'enquête policière! Voir se dessiner les paramètres d'une pensée esthétique que l'on supposait absente; construire des hypothèses, établir des comparaisons avec ce qui se passe ailleurs; déduire une certaine histoire (fut-elle une fiction, dirait Paul Veyne) qui oblige à une réflexion globale sur les paradigmes mêmes de la modernité, tout cela est pour moi la source d'un réel contentement.

À ce stade de la recherche, la pratique de l'écriture, qui est d'ordre préparatoire, génère même une certaine satisfaction. En effet, elle favorise alors cet extraordinaire processus mental où s'établissent des liens multiples, où se dévoilent des sens possibles.

Mais, arrive le moment où il faut produire l'article, la thèse, le livre ou le catalogue, bref le «texte», avec ses contraintes de temps, de pages, celles qu'imposent aussi la nature du lieu de diffusion et cette

abstraction par excellence que constitue le «lecteur». C'est alors qu'il faut vivre avec la frustration de ne jamais arriver à traduire par l'écrit, la richesse de sa pensée, de ne jamais disposer parfaitement de la complexité de ses informations et de son objet. Suit également l'angoissant combat avec l'orthographe, la grammaire, le style, la virgule et le point virgule! Ah! ce synonyme que l'on traque pour remplacer ce mot répété douze fois! Cette phrase trop lourde, trop longue qui, cruellement, me rappelle que je ne suis pas Marcel Proust! C'est une bataille dont j'ai l'impression de sortir toujours perdante malgré les innombrables corrections (j'en profite d'ailleurs pour rendre grâce ici à ces correcteurs et correctrices anonymes qui, pour le compte de divers périodiques ou maisons d'édition, ont accompli une besogne nécessaire sur mes textes.)

Je reconnais volontiers entretenir une certaine jalousie à l'égard de ces collègues ou critiques (rares j'en conviens) dont les textes témoignent d'une élégance toute littéraire, dont la beauté de la phrase n'a d'égal que l'abondance de ces mots merveilleux dont ils usent avec toute l'apparence de la facilité. Chez eux, parler d'art devient presque une œuvre d'art, surtout quand leurs textes s'ouvrent aussi à une certaine démesure ou tout au moins, à l'expression d'une subjectivité que je suis encore incapable de m'autoriser. En règle générale, mes textes sont ceux d'une historienne et d'une pédagogue dont le souci, louable, mais parfois ennuyeux, est de servir, par une «didacticité» rigoureuse, les données apportées et l'analyse qui en est faite. On aura bien compris que l'écrit, contrairement à la parole n'est pas pour moi le lieu de la séduction et du plaisir.

Et pourtant, je viens encore, pour *ETC.*, d'écrire! Mais l'exercice n'aura pas été inutile. Il m'aura fait réaliser que d'avoir finalement choisi de parler d'art aura été une manière d'appivoiser mes contradictions. Car, parler d'art, malgré toute la rigueur que je peux tenter d'apporter, finit parfois par ouvrir la porte à une relation plus passionnelle qui, dans mon cas, tient cependant plus au regard et au geste, qu'à la parole et à l'écrit.

Et surtout, je me suis aussi pliée à votre commande, pour pouvoir enfin, et officiellement avouer que, à l'instar de Clémence Desrocher, dans le fond, «j'haïis ça écrire»! Compte tenu de tout ce que je dois (et veux) encore écrire, cet aveu a quelque chose de très franchement réjouissant!

Esther Trépanier

Professeure au département d'histoire de l'art
à l'Université du Québec à Montréal